

Luc Fivet

Marche ou rêve

Extrait

Prologue

D'abord, je voudrais dire que ce n'était pas dans mon intention d'écrire tout ça. C'est en mémoire de mon ami et frère Boubacar que j'ai aligné ces phrases. Ça ne le fera pas revenir, il y a loin de la soupe aux lèvres, mais je voudrais que son souvenir flotte quelque part comme un rafiote sur la mémoire, et vous verrez par la suite que la métaphore est parfaitement appropriée. On a écrit plein de racontars sur son compte et il est urgent de rétablir la vérité. Car il faut bien comprendre que la vérité, pour des gens comme nous, c'est tout ce qui reste. Avec la pauvreté bien sûr.

Il y a un autre truc que je voulais dire, c'est que j'avais pas l'intention de partir. Je voyais le mauvais œil sur cette affaire, question d'intuition. C'est Boubacar qui m'a poussé sur la mer. Il m'a dit: «Abdou, si on n'y va pas, on vivra fauché et malheureux toute notre vie. C'est pas parce qu'on est des Africains qu'on doit broyer du noir.» On voit là que Boubacar avait le sens de la controverse en dépit d'un manque criant d'éducation nationale. C'est d'ailleurs ce qui nous a sauvés

des périls à de multiples reprises, même si pour finir ça lui a coûté sa perte. Il y a des fois où il vaut mieux la fermer et s'en remettre à Allah ou à tout ce qui fait fonction sans s'acharner sur le pourquoi ni le comment des choses et sans chercher à créer le paradis sur Terre vu que s'il pouvait y pousser, ça se saurait. On ne récolte que ce qu'on sème, voilà pourquoi les clous donnent des fils barbelés, y'a pas de mystère. N'empêche, je ne regrette rien parce que sans Boubacar, je n'aurais jamais été gentleman-farmer ni roi du pétrole, je n'aurais pas tutoyé les gratte-ciel ni fréquenté la Chambre des députés, et surtout je n'aurais pas connu les toubabs comme je les connais aujourd'hui. À ce propos, je tiens à rendre particulièrement hommage à la personne qui m'a recueilli, écouté, soigné, engueulé et finalement persuadé de mettre tout ceci noir sur blanc, ce qui est un bon résumé de la situation. Sans son ordinateur, je n'aurais jamais trouvé la force de transcrire notre destin, à Boubacar et à moi. Il m'aura fallu un certain temps pour en maîtriser toutes les subtilités. Par bonheur, cet ustensile contient un correcteur intégré de première force, bien que ce ne soit pas un modèle très sophistiqué puisqu'il ne comprend pas le wolof – nul n'est parfait. Il m'a néanmoins permis d'économiser beaucoup d'énergie. J'ai conscience que ça ne me fera pas gagner ma vie, comme ne cessait de me répéter ma pauvre mère, mais l'expérience m'a appris que plus on gagne sa vie, plus on perd son temps.

La dernière chose que je voulais dire pour en terminer avec cette introduction, c'est que tout compte fait la France est un pays vachement bien du point de vue de l'accueil à en juger par le très grand nombre d'associations à l'usage des exclus, démunis et autres laissés-pour-compte, phénomène que je considère de bon augure pour la solidarité nationale. Elles nous ont toujours soutenus au moment critique. Pour preuve, j'ai des fiches de peine qui prouvent ma légalité et quand on occupe une place dans la rubrique Actif d'une boîte, on devient un élément incontournable de la problématique, comme me le serinait Ali

qui, en dépit d'une palette de diplômes universitaires, devait se contenter de coller des affiches dans le métro. Au moins, il ne se trompait jamais dans l'ordre des bandes de papier.

Avant d'oublier, je m'excuse par avance pour les digressions qui se glissent ici et là. C'est qu'il faut marcher énormément pour trouver un point de chute et je vous prie de croire que l'expression est de nouveau parfaitement appropriée. Sur le plan de la marche, on a pratiqué, Boubacar et moi, même si au risque de me répéter je n'étais pas très chaud au départ, et encore moins à l'arrivée vu qu'on a débarqué en France par zéro degré. Pour des gars qui n'avaient jamais connu que le soleil et la terre battue du Sénégal, jugez du dépaysement. Mais on n'avait pas le choix sinon on était bons pour le retour à l'envoyeur. Et ça c'était hors de question.



Chapitre 1

Ce matin-là, on partait à la pêche sur la pirogue, Boubacar, Ousmane, Mamadou et moi, Abdoulaye Diop pour vous servir, Abdou pour les copains et Tit' Cœur pour les dames. Au loin, les premières ombres se retiraient des contreforts de Saint-Louis.

Saint-Louis est non seulement ma ville natale, mais aussi une agglomération africaine de renommée internationale. Pour vous dire son prestige, les toubabs l'ont placée dans le patrimoine mondial de l'humanité. Ça en jette, même si on a plutôt tendance à en rigoler entre nous. Moi, je vois surtout un centre-ville de type colonial pour touristes nostalgiques et des quartiers d'habitation posés sur les côtés – appelés bidonvilles par les publications spécialisées pour toubabs. Le truc original, c'est qu'à Saint-Louis lesdits bidonvilles sont jetés sur l'eau, entre fleuve et océan, comme un chapelet d'îles. Ce qui fait très joli en été sur les cartes postales vues du ciel, mais beaucoup moins en période de crue hivernale. Ajoutez-y le bruit incessant des conversations et l'odeur du poisson qui

rentre jusque dans les vêtements, et vous aurez une idée assez précise de ce qu'est mon quartier, Guet Ndar. J'y suis né il y a vingt-cinq ans et en toute logique j'aurais dû y mourir. Voilà du moins ce que m'avait prédit la vieille Dicko, la patronne de bar qui fait un peu dans la voyance entre deux tournées de bière. Si le lecteur accepte de m'accompagner un bout de chemin, il verra que l'augure a bien failli se réaliser, bien que pas du tout dans le sens escompté.

À propos de voyance, il ne fallait pas être sorcier pour deviner que Boubacar couvait une idée ce matin-là – Boubacar tout simplement, il n'aimait pas les diminutifs au prétexte que ça ne rendait pas honneur à sa taille d'un mètre quatre-vingt-dix, voire un peu plus avec des chaussures. Pour vous représenter mon ami et frère, imaginez un grand escogriffe mince comme un plant de maïs et doté d'une agilité de singe. C'était le fruit d'un long entraînement pour échapper aux gifles de son père, le terrible Amédée, un colosse composé moitié de colère et moitié de bière à 7°. D'un certain côté, il n'avait pas à se plaindre parce que mon père à moi était parti un beau matin à la pêche et n'était jamais revenu. Un sale type m'a dit un jour qu'il l'avait aperçu au bras d'une pétasse sur le marché de Ndar Toute, l'autre grand quartier de pêcheurs de Saint-Louis. Il y a sûrement eu confusion puisque d'une part ce ne sont pas les marins qui manquent à Saint-Louis – c'est même la spécialité locale – et d'autre part les pétasses non plus. Aujourd'hui encore, je préfère penser qu'il a rencontré une fortune de mer. Bref, je vais pas vous raconter ma vie mais toujours est-il que le gars s'est pris mon poing dans la figure. Ma mère pouvait bien me crier dessus et me traiter de vaurien voleur, j'avais défendu son honneur ainsi que celui de mes cinq frères et sœurs. J'en avais le droit pour la bonne raison qu'avec mon salaire je faisais bouillir la marmite depuis mes seize ans révolus. De toute façon, je ne l'ai jamais connue que râleuse, ma mère. La joie, c'était pas dans son code générique.

Je dois aussi préciser que Boubacar avait l'art et la manière

de vous mener en bateau, au sens allégorique du terme. C'était un vrai champion du monde de rhétorique. Pour vous situer le contexte, il devait de l'argent à la moitié de Guet Ndar et on ne comptait plus les filles qu'il avait roulées dans la farine avec son bagout. À plusieurs reprises, il avait échappé de justesse au mariage, rapport aux pucelages qu'il avait déflorés. Il s'en tirait toujours par des promesses de revoyure et des serments qui duraient le temps d'un cadeau, une broche en fil de fer ou un miroir volé à l'étalage d'un bazar, histoire de se donner le temps d'en séduire une autre. Je n'ai jamais su comment il s'y prenait pour garder ainsi plusieurs filles sur le feu. N'empêche qu'il s'en sortait à tous les coups : Boubacar, c'était le roi du poteau rose.

Il ne tenait jamais en place, à croire qu'il avait des criquets dans la culotte. Il me disait toujours : « Abdou, ferme un peu ton livre et regarde autour de toi. » Je fermais mon livre mais je ne voyais que la petite maison de ma mère avec son sol de terre battue et ses plaques Coca Cola en guise de toit, sans oublier mes frères et sœurs qui couraient en tous sens comme des chiots gueulards. J'avais donc les meilleurs raisons du monde de me replonger dans la littérature de messieurs Lagarde et Michard qui réalisent le tour de force de résumer les écrits d'un siècle entier en un seul volume, et dont je possédais la collection complète.

Les bouquins, c'était mon péché mignon pour la bonne raison que j'avais été privé très tôt d'éducation nationale suite au départ de mon père. Je n'avais pourtant pas dit mon dernier mot, je m'étais même procuré un dictionnaire Larousse illustré en échange de trois merlans et d'un cabillaud, c'est dire les sacrifices que j'étais prêt à consentir pour me cultiver. Cela n'impressionnait en rien Boubacar qui avait passé son temps à faire l'école missionnaire avec les filles de sa classe. Il parlait toujours avec l'autorité de la chose jugée.

– Les bouquins, c'est du temps perdu. Les filles aussi, mais il y a l'agrément en plus !

Mais voilà que je divague. La pirogue gagnait donc le large. Devant nous, l'aube attirait les couleurs du soleil dans ses jupes. Boubacar m'a pris à part sous prétexte de vérifier les filets, qui en avaient bien besoin par ailleurs.

– Abdou, tu ne sens rien ?

J'ai regardé autour de moi et respiré à fond. Je n'ai senti que l'odeur femelle de la mer.

– Non.

– Tu ne sens pas qu'il est temps de faire quelque chose ?

– Quoi ?

– Larguer les amarres.

– C'est ce qu'on a fait il y a une demi-heure, je te signale.

– C'est une image, crétin ! Mettre les voiles, si tu préfères.

– On a un bateau à moteur.

Boubacar a levé les yeux au ciel, implorant que la très grande miséricorde d'Allah s'abatte sur la compagne et le pauvre Abdou.

– Partir, Abdou ! Loin d'ici ! Pour toujours !

J'avais du mal à capter.

– Partir ? Mais pour aller où ?

– Là où il y a de l'argent ! Chez les toubabs !

Il devait réfréner son enthousiasme sinon Ousmane et Mamadou allaient l'entendre rêver. Il m'a fait signe de l'écouter très attentivement.

– Tu veux passer toute ta vie sur une pirogue à courir après du poisson qui n'est même plus présent en nombre ?

– C'est vrai que la pêche est mauvaise depuis quelque temps, mais ça va s'arranger si Allah le veut.

– Laisse Allah au ciel et écoute-moi bien. Il n'y aura plus jamais de bonne pêche.

– Comment le sais-tu ?

– J'ai recueilli des informations.

J'ai bien regardé Boubacar. Quand il prenait cet air finaud, c'est qu'il y avait aiguille sous roche. Nous avons rassemblé les filets entre nos mains fripées, comme à la recherche d'un trou. Sa bouche touchait presque mon oreille.

– C'est un toubab qui me l'a expliqué. Un expert en agronomie.
– L'agronomie, c'est la science de ceux qui vendent les choses en gros?

– En quelque sorte. Tu vois ces chalutiers au loin?

Du doigt, il me désignait la ligne d'horizon.

– Non.

– Eh bien, eux non plus ne te voient pas. Tu sais pourquoi? Parce que tout ce qui les intéresse, c'est de ramasser un maximum de poissons en un jour et de les vendre fissa aux toubabs, puis de recommencer le lendemain.

– Quelle différence avec nous? On vend des poissons à la mère Nathalie qui les revend à madame Valentine Paradise, celle qui héberge les toubabs de passage dans son hôtel.

– Abdou, tu as moins de cervelle qu'une crevette. Moi, je te parle de bateaux grands comme des usines! En un seul coup de filet, ils ramènent des poissons par milliers! Le problème, c'est qu'à la longue ils vont finir par vider la mer et il ne restera plus rien pour les pauvres Noirs comme nous. L'agronome est formel, les toubabs sont en train de manger la biodiversité.

– Qu'est-ce que c'est encore que cette invention?

– Je n'invente rien, bougre d'âne! La biodiversité existe, mais de moins en moins. À force d'être mangés, les poissons ne peuvent plus se reproduire et par voie de conséquence ils ne peuvent plus être pêchés. Tu comprends mon syllogisme?

Boubacar pouvait se montrer très énervant quand il adoptait son air averti qui en vaut deux étant donné qu'il ne reculait devant aucun subterfuge pour affirmer son point de vue. Et comme il ne lâchait jamais l'affaire, cela lui valait un nombre éminent de bagarres dans les bistrotts de Guet Ndar et même de Ndar Toute. Nonobstant, le susdit syllogisme tenait la route.

– Tu veux dire par là que nous sommes condamnés à aller de plus en plus loin sur la mer pour finir au bout du rouleau?

– Tout juste, Auguste. On naviguera jusqu'au bout de la Terre pour ne trouver que de la flotte. Pas même une sardine

à se mettre sous la dent, macache! Alors, quitte à prendre la mer, autant la prendre une bonne fois pour toutes et aller jusque chez les toubabs, tu ne crois pas? Il paraît que là-bas, il suffit de se baisser pour ramasser l'argent sur les trottoirs.

– Tu déconnes?

– Pas du tout! L'agronome m'a bien expliqué la procédure: tu n'as qu'à poser le pied sur le territoire d'un pays européen agréé, et tout le personnel spécialisé se démène pour te trouver un travail au noir, un statut de réfugié politique, un logement social et un regroupement familial. Dans un deuxième temps, tu pourras expatrier ta mère et tes frères et sœurs, et même ta copine si ça te chante. Il faut absolument que tu parles avec ce gars-là!

– Si c'est aussi simple, pourquoi est-ce que tout le monde n'y va pas, chez les toubabs?

– Parce que les gens ont peur de quitter leur petit confort pour tenter l'aventure.

– Moi, j'ai jamais vu de petit confort à Saint-Louis. Ni de grand.

– C'est vrai qu'il y a aussi les garde-côtes, la police des frontières et les centres de rétention. Les toubabs ont des critères d'excellence, ils ne gardent que les plus débrouillards. Mais pour ça, ne t'inquiète surtout pas. J'ai un plan.

On aura deviné que les plans de Boubacar, c'était à vos risques et périls. Malheureusement pour moi, je l'écoutais encore en ce temps-là. On a rejoint Mamadou et Ousmane parce qu'ils allaient commencer à croire qu'on mijotait quelque chose dans leur dos. Les doigts de Boubacar ont dessiné une croix sur ses lèvres, mordicus et bouche cousue. De ce côté-là, il n'avait rien à craindre: sur le plan des secrets, je suis muet comme une pierre tombale.

Ce matin-là, j'ai observé la ligne d'horizon qui flottait devant la barque et j'ai ressenti comme une drôle d'impression. J'avais envie de pleurer parce que les lignes sont faites pour tirer un trait sur vos rêves, et en même temps j'éprouvais des bouffées de joie devant les perspectives de développement qui

s'ouvriraient devant moi, comme s'il y avait de l'espérance quelque part. C'est vrai, il suffisait de la secouer un peu, cette foutue ligne d'horizon, pour que tout change d'un seul coup.

Les vagues nous portaient de l'avant et je me disais que si elles n'avaient pas peur d'aller à l'autre bout du monde, alors pourquoi pas moi ? C'était encore imprécis dans ma tête, et j'étais loin d'imaginer que je m'apprêtais à me jeter à l'eau au sens littéral du terme, mais c'est ainsi que Boubacar a ouvert la boîte du Pont d'or.

On a profité d'un jeudi, notre jour de repos vu que chez nous c'est le vendredi qu'Allah se remet de sa semaine de travail, pour aller boire un verre avec l'agronome. Bien sûr, je n'ai rien dit à ma mère sinon elle aurait commencé à faire des histoires et à me chercher des sous dans la tête. J'avais vraiment d'autres préoccupations.

Comme toujours chez la vieille Dicko, la musique jouait très fort, une espèce de zouk à touristes qui est censé avoir le rythme dans la peau. Ça semblait réjouir notre bonhomme, un costaud avec des cheveux coupés en bosse, c'est-à-dire ras la cervelle, et une bedaine de ministre au moins. Au bout de la troisième bière, sa figure avait viré au rouge vif, une faculté qui m'a toujours impressionné chez les toubabs. Il faut dire que la présence assidue d'une pétasse à sa gauche y était pour beaucoup.

– Ainsi, c'est toi Abdoulaye ?

– Oui m'sieur.

– Appelle-moi Raymond.

– Oui m'sieur.

– Alors, toi aussi tu veux partir ?

J'ai regardé Boubacar de travers. Je n'avais jamais donné mon accord mais il faisait semblant de rien comme à son habitude. Le toubab a roté un petit peu et s'est essuyé la bouche.

– Je te comprends, Abdoulaye. Ici, il n'y a pas d'avenir pour un garçon comme toi. Je ferais pareil si j'étais à ta place.

Il semblait sincère. Il a tapoté les fesses de sa spécialité locale.

– Comme je le dis à Aminata, les voyages forment la jeunesse.

La pétasse a fait oui de la tête même si le seul voyage qu'elle ait jamais entrepris, c'était de son lit à celui des toubabs. Boubacar n'a pas pu s'empêcher de glisser son grain de ciel, comme l'indique sa faculté à faire briller des étoiles dans les yeux de ses interlocuteurs.

– On est prêts! On est des costauds, on a du courage à revendre! Si quelqu'un a besoin de vrais travailleurs, il pourra compter sur nous! On a juste besoin d'un petit coup de main quand on arrivera là-bas.

L'agronome avait l'air impressionné. Il a mis ses lèvres en cul de poule, comme disent les citadins, en prenant l'air du gars qui rencontre pour la première fois des phénomènes dans notre genre. En vérité, je ne me sentais pas trop phénoménal, mais j'allais pas me dégonfler devant Boubacar. Après tout, j'avais le droit de rêver comme n'importe qui.

Le type a vidé son verre, abasourdi.

– On a besoin de gars comme vous en France. C'est un pays de fainéants. Avec vous, on sait qu'on tient du solide. S'y avait que moi, j'en ferais venir des centaines, des mecs de votre trempe.

Boubacar était féroce d'accord, comme l'indiquait le mouvement d'avant en arrière de son globe occipital. Le toubab a scruté le fond de sa bouteille de bière, à croire qu'elle fourmillait d'idées, puis il a sorti un carnet de sa poche, a griffonné quelque chose et a donné le papier à Boubacar.

– Je termine ma mission dans deux semaines. Après, direction Paris. Voilà mon adresse. Si vous êtes dans le coin, n'hésitez pas à venir me voir. Je verrai ce que je peux faire pour vous.

Il nous a tendu la main et on l'a serrée en hommes. La pétasse nous considérait avec une ironie manifeste. Je la trouvais plutôt gonflée de nous faire la morale, elle qui n'était pas vraiment en odeur de chasteté. On s'est levés, un peu assommés par la nouvelle, et on a remercié le toubab. Il faut croire que Boubacar m'avait contaminé parce que moi aussi je suis sorti du bistrot en faisant merci de la tête comme si elle était montée sur ressorts.

À peine dans la rue, Boubacar s'est mis à frapper dans ses mains.

– Ça y est! C'est gagné!

– Qu'est-ce qui est gagné?

– Notre ticket pour la France, Abdou! Ce mec-là habite Paris! Il a le bras long, il va nous trouver une maison et un travail au noir! C'est dans la poche!

– Ecoute...

Boubacar s'est redressé sur ses ergots à la manière d'un petit coq de village.

– Quoi encore? Tu doutes de mes intuitions? Ce gars-là est expert dans je ne sais plus quel ministère! C'est une huile! Tu te rends compte du coup de bol?

– Peut-être, mais il ne faut pas vendre la peau de la bourse.

– Ce que tu peux être emmerdant avec tes proverbes... Je t'offre la chance de ta vie, et toi tu fais le difficile!

– Je fais pas le difficile, je m'interroge.

– Tu t'interroges sur quoi? Comment on va s'en sortir? Pour ça, tu peux compter sur moi.

Il a pris son air de voleur de poules.

– Tu l'as vu avec l'autre pétasse? Ce gars-là, on le tient par les papayes, Abdou! On va s'installer dans sa maison en lui promettant plein de jolies négresses.

– Boubacar, je suis pêcheur, pas maquereau!

– C'est une ruse pour rester un peu chez lui, nigaud. Une fois qu'on aura des papiers en règle, salut! À nous la belle vie!

– Malgré les apparences, les toubabs ne sont pas aussi stupides.

– Fais-moi confiance, on joue sur du velours.

– Au fait, comment on y va, chez ton agronome? À la nage?

Boubacar a levé un doigt de prophète et a désigné les cieux.

– Abdou, petit veinard, tu viens de signer ton passeport pour la liberté! J'ai un plan!

Tout le monde connaissait Arthur Gueye, le patron du café internet – un petit comptoir de bois, quelques tables banca-

les, une télé de 1977 et un ordinateur portable qu'il fallait réserver trois mois à l'avance, sauf si on était son copain. À trente-deux ans, c'était la mémoire de Guet Ndar, c'est dire s'il en avait bavé. Pour preuve, son visage terrible, ses cicatrices, son pouce gauche perdu à l'occasion d'un différend commercial avec un dealer et son argot parisien contracté en taule. Il avait été successivement pêcheur, épicier, drogué, voleur, prisonnier, épicier de nouveau, chaudronnier – activité consistant à vendre des casseroles sur le marché, et parfois des montres-bracelets –, maquereau, prisonnier encore une fois, guide pour touristes et gérant d'un magasin de vêtements pour hommes. Un jour, il avait liquidé son affaire – et, dit-on, son associé par la même occasion – et était parti sur la mer, direction l'Europe. Ses mains étaient fatalistes à ce souvenir.

– Tu crois quand même pas que j'avais les moyens de me payer un avion ? Les flics m'auraient piqué mon pognon à la douane, alors j'ai choisi l'option maritime. Putain, ça m'a coûté 650 000 francs, sans compter les quatre cents euros pour l'installation en France.

À l'attention de ceux qui ne suivent pas les courses de la Bourse, les francs dont parlait Arthur Gueye étaient calculés en africain, à savoir pas grand-chose. Il n'en reste pas moins que 650 000 francs CFA représentaient mille euros français, c'est-à-dire le salaire de plusieurs années mis bout de chandelle à bout de chandelle. Sans doute qu'Arthur les avait rassemblés de façon plus expéditive.

– C'était une pirogue immense. Elle venait de chez Omar, un charpentier de Ndiébène Gandiol qui s'était spécialisé dans l'affrètement de clandestins. Il se faisait un fric pas possible avec cette combine. D'après lui, on pouvait parcourir dans les mille cinq cents kilomètres sans avarie ni pénurie de carburant. Vous auriez dû voir le capitaine et ses deux hommes d'équipage : tout ce beau monde prenait des poses de vieux loups de mer alors qu'une semaine avant ça conduisait encore un camion du côté de Dakar. Soi-disant qu'ils avaient tout

prévu, le charbon pour faire la cuisine, un GPS, et même quarante gilets de sauvetage au cas où.

Arthur nous a fait un sourire plein de cicatrices.

– Ils avaient juste pas prévu que le bateau se couperait en deux au beau milieu du voyage. On n’a jamais compris pourquoi. Il ne restait plus qu’à nager.

– Mais vous aviez des gilets de sauvetage, a souligné Boubacar en se mordillant le bout des doigts.

– C’était l’autre imprévu: ils avaient compté un gilet pour deux passagers. Tu comprends, il y a toujours des décès en chemin, c’est statistique, alors on sait qu’en cas de problème on n’a pas besoin d’un compte rond. Heureusement, certains ont coulé à pic et d’autres sont morts de froid. J’ai récupéré le gilet de sauvetage d’un macchabée et je me suis orienté aux étoiles, puisque le GPS ne servait plus qu’à indiquer le cap à la poisaille.

On a laissé passer un silence convenable. Boubacar faisait moins le fier. Il mesurait l’étendue du problème à présent, et pourtant il ne pouvait quand même pas s’empêcher d’y croire.

– Comment tu es rentré?

Arthur Gueye s’est accoudé au comptoir et a considéré les souvenirs qui flottaient au gré de sa mémoire.

– J’ai nagé autant que j’ai pu. Bordel, j’ai encore mal aux bras rien qu’à y penser. J’ai bien dû avaler la moitié de ce foutu océan à force de boire la tasse. À la fin, j’en ai eu marre et je me suis laissé dériver en attendant de crever. C’est à ce moment-là qu’un bateau de la marine nationale m’a repéré. Ils m’ont recueilli, m’ont retapé, puis ils m’ont mis une branlée et m’ont foutu en taule pour m’apprendre à jouer au clandestin. J’ai passé six mois au trou.

Il avait un sourire amer. Moi, j’avais envie de pleurer parce que les lignes d’horizon ne se laissent pas tirer d’un trait et que malgré leur poésie elles sépareront toujours ceux qui ont un avenir de ceux qui ont simplement droit à un peu de terre battue, et je vous prie de croire que jamais une terre n’a autant mérité ce nom qu’à Saint-Louis du Sénégal.

– Et après?

– Après, j’ai rendu une visite de courtoisie à Omar le charpentier. Je lui ai fait passer l’envie de construire des pirogues.

Il s’est répandu un grand silence dans le café d’Arthur. Sur l’écran de télévision, un présentateur gueulait comme une hyène pour annoncer une émission débile avec plein d’argent à gagner. Boubacar se rongait toujours les ongles. Il attaquait au moins la troisième phalange, mais il refusait de baisser les bras.

– Et si c’était à refaire?

Il s’est écoulé quelques secondes et c’est là que j’ai eu le choc. Arthur Gueye a relevé la tête et a regardé Boubacar du haut de sa fierté de voyou.

– C’est pas parce que j’ai pas eu de chance la première fois que je vais laisser tomber. Je suis un guerrier, moi. Dès que j’ai réuni suffisamment de fric, je bazarde ce café et je tente le coup à nouveau. Et je te jure que je réussirai, océan ou pas.

J’ai rencontré bien des gens au fil de mes aventures. Comme les poissons, il y en a de toutes sortes et de toutes les couleurs, des bons et des moins bons et des parfois franchement pourris. Eh bien, en dépit de ses antécédents judiciaires, aucun homme ne m’a paru aussi grand qu’Arthur Gueye ce soir-là au fond de son bistrot. Je n’ai plus de nouvelles, je ne sais pas s’il est reparti sur l’océan, j’ignore même s’il est encore en vie vu que chez nous la vie part aussi subitement qu’elle arrive, mais je peux vous assurer que jamais je n’oublierai son regard. Grâce à lui, j’ai compris ce que ça veut dire, être un homme. Non pas que j’approuve son mode de vie, loin s’en faut, mais il y avait de la vraie noblesse dans sa misère.

– Ça va pas, Tit’ Cœur? T’as l’air ailleurs ce soir.

En tant que femme, Sissou avait tout de suite compris que quelque chose clochait. Pour détourner la tension, j’ai fait celui qui en a vu d’autres. On s’était donné rendez-vous dans notre petit coin favori de la Langue de barbarie, à l’embouchure du fleuve, et on avait fait le bonheur dans les dunes.

Hélas, à peine fini, plus fort que moi, j'avais repensé à toutes mes histoires sans plus lui prêter attention. C'était une chic fille, Sissou. Mignonne comme un cœur, sérieuse, travailleuse et tout comme il faut. Pas le genre à aller vadrouiller avec les garçons. Juste une visite tous les trois mois au café d'Arthur Gueye pour regarder les nouveaux modèles de fringues sur internet. C'est comme ça qu'on s'était connus. Moi, j'y allais pour les voitures de sport. On avait eu un vrai coup de poudre. Ma mère l'adorait, c'est dire si elle était gentille.

Pour Sissou, les choses étaient claires, on allait faire notre vie ensemble. Elle avait déjà tout mis en place dans sa tête, la maison, les enfants, elle ferait des travaux de couture pendant que j'irais à la pêche, c'est ainsi que les choses devaient se dérouler. On se fréquentait depuis un an déjà, j'avais jamais tenu aussi longtemps avec une princesse – j'avais connu huit dulcinées avant elle, ou plus exactement sept et demie, l'une d'elles n'avait pas voulu par les voies naturelles pour des motifs de contraception –, et je peux affirmer que j'étais plutôt accroché. Rien à dire, c'était la meilleure des filles, et l'idée de finir ma vie avec elle ne me déplaisait pas. Ça paraissait logique, dans l'ordre des choses si on veut. Mais ce soir-là, il y avait comme un truc qui me tirait par la manche. Je l'avais regardée enfile sa culotte en riant comme une gamine et rajuster sa robe de coton par-dessus ses hanches pleines de vie, puis j'avais observé le monde autour de moi. La plage, la mer à l'infini, la ligne d'horizon. J'avais l'impression désagréable qu'à force de le voir, j'avais fini par lui ressembler, à ce paysage. Plat, à perte de vue.

Comme d'habitude, j'avais ramené Sissou chez elle histoire de sauver les apparences puis j'étais rentré à la maison, la tête farcie de questions. Jamais les rues de Guet Ndar ne m'avaient paru aussi étroites. J'avais le sentiment de les découvrir pour la première fois. Jusque-là, voyez-vous, je n'y avais pas vraiment prêté attention. C'était mon quartier natal et il ne pouvait en être autrement. Depuis toujours, je connaissais le bazar d'Almamy

qui est mauritanien comme son nom l'indique, et le petit café de Daouda et le demi-tonneau de fer où la mère Dicko faisait cuire ses brochettes et ses maïs grillés, et dans ma tête il me semblait que le monde entier tenait là-dedans, et que ça apportait même un certain réconfort. Ce soir-là pourtant, en revenant de chez Sissou, je ne le ressentais plus, le réconfort. On aurait dit que mes épaules se cognaient à tous les murs et que ma tête se prenait dans le réseau des étoiles. J'avais grandi de l'intérieur, si vous voyez ce que je veux dire, là où le cœur se met à battre plus fort à la simple idée de passer sur le trottoir d'en face. C'est difficile à expliquer mais en parcourant mon quartier de toujours, j'avais l'impression de me déplacer dans une prison à ciel ouvert.

Mes frères et sœurs dormaient déjà et comme tous les soirs, j'ai trouvé ma mère à sa table, occupée à recoudre un vêtement ou un bouton, enfin bref toutes ces choses qu'une femme est censée faire sur cette Terre. Elle n'a même pas relevé la tête.

– Tu étais où, Abdou ?

– À la plage avec Sissou.

– Tu n'as pas fait de bêtises au moins ?

– Tu es folle, c'est pas une fille comme ça.

– On ne sait jamais. Les filles sont bizarres de nos jours. Va te coucher, tu travailles demain.

– Et toi, tu ne te couches pas ?

– Je finis ça et j'y vais.

J'ai regardé ma mère avec son ouvrage à couture, comme si sa vie se résumait à ce geste, tirer sur un fil sans fin. Le temps aussi avait tiré plein de fils blancs dans ses cheveux : à quarante ans et des poussières, elle avait déjà l'air vieille. Elle avait grossi depuis la disparition de mon père, mais elle se foutait bien de plaire à un homme puisque ça ne se faisait pas dans sa situation. Elle disait souvent que ce sont les filles de peu qui vont avec les hommes. Elle n'avait pas de temps pour ça, surtout avec cinq mômes pas faciles. J'ai remarqué que sa bouche décrivait une sorte d'accent circonflexe, à croire que chaque point de couture lui tirait un peu plus les lèvres vers le bas. J'ai

eu envie de la prendre dans mes bras pour qu'elle sourie, mais ça non plus ça ne se faisait pas.

Alors je me suis allongé sur mon lit qui se résume à une natte posée sur le sol entre la table et le frigo. Pour la première fois depuis le jour où mon père est parti, j'ai eu du mal à m'endormir. Il y avait des questions qui ballotaient dans ma cervelle et des lointains qui dansaient devant mes yeux. Inutile de se voiler la face : même s'il fallait passer par une terrible traversée du désir, j'avais envie d'y aller voir, de l'autre côté de la mer, pour la bonne et simple raison que je n'y étais pas.

Pourquoi pas toi, Abdou ?

On a passé plusieurs jours à travailler sans plus en reparler. J'espérais en secret que Boubacar avait lâché son rêve et que le récit d'Arthur Gueye lui avait mis de l'aplomb dans la tête. En même temps, j'avais un pincement au cœur à l'idée qu'il ne viendrait plus me tourmenter. C'est bizarre comme la mer me paraissait soudain minuscule. J'étais persuadé qu'avec un petit effort, on pouvait la franchir sans plus de cérémonie. Les autres avaient remarqué aussi mon état d'esprit. Ousmane m'a dit : « Qu'est-ce qui se passe, Abdou ? T'as avalé une pagaie ? On dirait que t'as grandi de vingt centimètres. » C'était la confiance en soi, il ne pouvait pas comprendre.

Il n'empêche que les jours défilaient sans que Boubacar se manifeste. Je commençais déjà à le traiter de lâche et de dégonflé dans mon for intérieur quand un après-midi, alors qu'on revenait de manger une brochette de chez la mère Dicko, il m'a pris à l'écart.

– Viens par ici, Abdou. J'ai quelque chose à te dire.

Je l'ai rejoint à contrecœur tellement j'avais peur d'entendre une trop bonne nouvelle. Ça n'a pas manqué. Boubacar était dans un état d'extrême gravité.

– J'ai vendu le bateau. Je pars dans une semaine.

Il m'annonçait la fin de notre amitié, comme ça, froidement. Il a dû s'apercevoir que j'accusais le trou, tant le gouffre s'ouvrait en grand sous mes pieds. J'ai dit : « Eh ben... » Boubacar ne s'est pas démonté, il se contentait de me communiquer l'état des

lieux. Il m'a demandé: « C'est tout ce que ça te fait? » Je ne savais pas trop quoi répondre. On a marché en silence.

On a quitté la route de Guet Ndar pour aller vers l'Hydro-base, l'ancien camp militaire du temps où nous étions français. En chemin, on est passés devant le cimetière. Il était en fête pour cause de vendredi qui chez nous est jour de visite aux morts. Des petites vieilles récitaient un verset du Coran, puis elles crachaient sur une poignée de sable qu'elles jetaient à la volée sur les tombes en guise de cadeau de bienvenue au royaume des défunts.

Boubacar se grattait l'arrière de l'occiput.

– Alors, qu'est-ce que tu décides?

– Je sais pas.

– Il y a deux places réservées pour le prochain départ.

– Je t'ai dit que je savais pas.

– Bon. Tant pis. Je t'enverrai des cartes postales.

– Pour toi, c'est facile, tu n'as personne à t'occuper et ton père ne demande qu'à te voir partir. Moi, j'ai ma mère et les enfants. C'est des responsabilités. En plus, je n'ai même pas de quoi acheter des euros...

– Tu as de l'argent de côté. Ne mens pas, ta petite sœur m'a dit où tu le cachais. Tu peux vendre aussi ton radiocassette et tes bouquins.

– Ah non, je pars pas sans mes bouquins!

– De toute façon, on n'a droit qu'à un sac, alors il faudra choisir: la liberté ou les bouquins.

– Tu te rends compte de ce que tu me demandes?

Il commençait à sauter d'un pied sur l'autre en signe d'impatience.

– Des bouquins, on pourra en acheter des caisses entières quand on aura fait fortune chez les toubabs. Je t'en volerai, si tu veux!

– T'as pas écouté Arthur Gueye? C'est dangereux, cette histoire! On va peut-être y laisser notre peau!

Boubacar a pris les tombes à témoin.

– Parce qu'elle vaut quelque chose ici, ta peau? Parce que

c'est une vie, de gratter la terre un jour sur l'autre avant de s'allonger dans ta propre tombe? C'est ça, ta destinée?

Je regardais la terre ocre qui salissait mes sandales depuis toujours. Il est vrai qu'en vingt et quelques années de bons et loyaux services, je n'avais même pas acquis la notabilité nécessaire pour m'acheter une paire d'espadrilles. J'ai tenté de tracer une dernière ligne d'horizon.

– Et ma mère? Qu'est-ce qu'elle va dire?

– Elle va pleurnicher comme n'importe quelle mère et elle te traitera de tous les noms. Puis elle chantera tes louanges quand elle verra arriver le premier chèque et ira crier partout que t'es un bon fils.

À présent, Boubacar était comme une pile électrique. Il m'a empoigné l'épaule.

– On a une chance unique, Abdou! Le bateau a été construit au chantier de Mohamed. Tu le connais, c'est un type sérieux. Pas d'embrouille avec ce gars-là. Moi, je sais que je vais réussir. Je veux que toi aussi tu saisisse ta chance.

J'étais accablé par le coup de bol qui me tombait sur la cafetière.

– Il faut que je réfléchisse.

– Réfléchir, c'est bon pour les trouillards! T'es un guerrier, oui ou non?

Là, il m'a piqué au vif. Personne ne pourra dire qu'Abdoulaye Diop est un dégonflé.

– Tu doutes de moi?

– Je crois ce que je vois. Là, t'as les mains dans les poches. C'est pas une attitude de voyageur.

On est arrivés devant l'Hydrobase, qui est en état de désaffection profonde avec ses antennes tordues et ses vitres brisées. J'ai regardé la Langue de barbarie, cette petite bande de terre pleine de soupirs d'amour d'où partent les pirogues. La mer s'enroulait sur elle-même dans de longues boucles argentées. Ici et là, les têtes des nageurs sautillaient comme des flotteurs.

Puis j'ai levé les yeux vers ce ciel si bleu qu'il vous déchire le cœur. Le vent soufflait de loin et portait jusqu'à nous les odeurs

mouillées du large. Sur la plage, des petits groupes faisaient la nouba autour d'une tasse de thé. On entendait des rires, des notes de musique et les voix des femmes qui prennent la consistance de la pêche quand elles cherchent à intéresser un homme. Tout ça c'était ma vie depuis toujours, et c'était beau, mais j'avais envie d'autre chose. Parce qu'ici, au bout du compte, je n'aurais jamais droit qu'à du sable et de la terre battue et de la mer et du vent, qui sont choses éphémères, alors que mon cœur rêvait de concret.

– Quel jour, le rendez-vous ?

– Jeudi prochain à minuit, devant l'hôtel Diamarek. Les flics seront sûrement au bistrot pour fêter le jour de repos hebdomadaire. Avec la marée descendante, on partira encore plus vite.

Au loin, les chevelures des cocotiers allaient et venaient au gré du vent comme en signe d'au revoir. À ce moment précis, j'ai su que j'étais mûr pour passer le cap de bonne espérance.

– C'est d'accord.